

Dans les yeux de Frédéric Pajak

Un texte, des images, un film : mêlant divers supports, l'artiste propose un regard inquiet sur le monde et sur lui-même

C'est un livre de mots et de photographies, mais c'est aussi un film. Curieux objet sorti de l'esprit d'un touche-à-tout : Frédéric Pajak. Dessinateur, peintre, écrivain, il fait partie de ces têtes généreuses, engagées dans la vie des formes. Contre l'idée d'un certain essoufflement du récit aujourd'hui, le voilà en pleine force de proposition. Si Frédéric Pajak n'est pas farouchement optimiste, il y travaille. Et son projet, *En souvenir du monde*, est à la hauteur de cette ambition singulière : être le chef d'orchestre d'une histoire jouée par des images arrêtées et des images mouvantes, rythmée par des phrases poétiques, en espérant que toutes ces formes puissent « danser ensemble ».

Car l'artiste a un certain nombre de choses à dire et il s'en donne les moyens : parler de soi et des autres, écouter les paroles de ses contemporains devenus personnages de son film, regarder le monde

en silence à travers les photographies de Lea Lund qui inscrivent le réel dans un cadre sobre et triste, en noir et blanc. Sous toutes les formes possibles, il fouille son environnement, c'est-à-dire son « monde ». Il égrène des images au détour d'un bar, dans les rues de Paris ou sur une plage de Lorient.

En souvenir du monde
Récit, film de Frédéric Pajak
Photographies de Lea Lund

Les Éditions Noir sur Blanc,
192 p. et un DVD, 30 €.

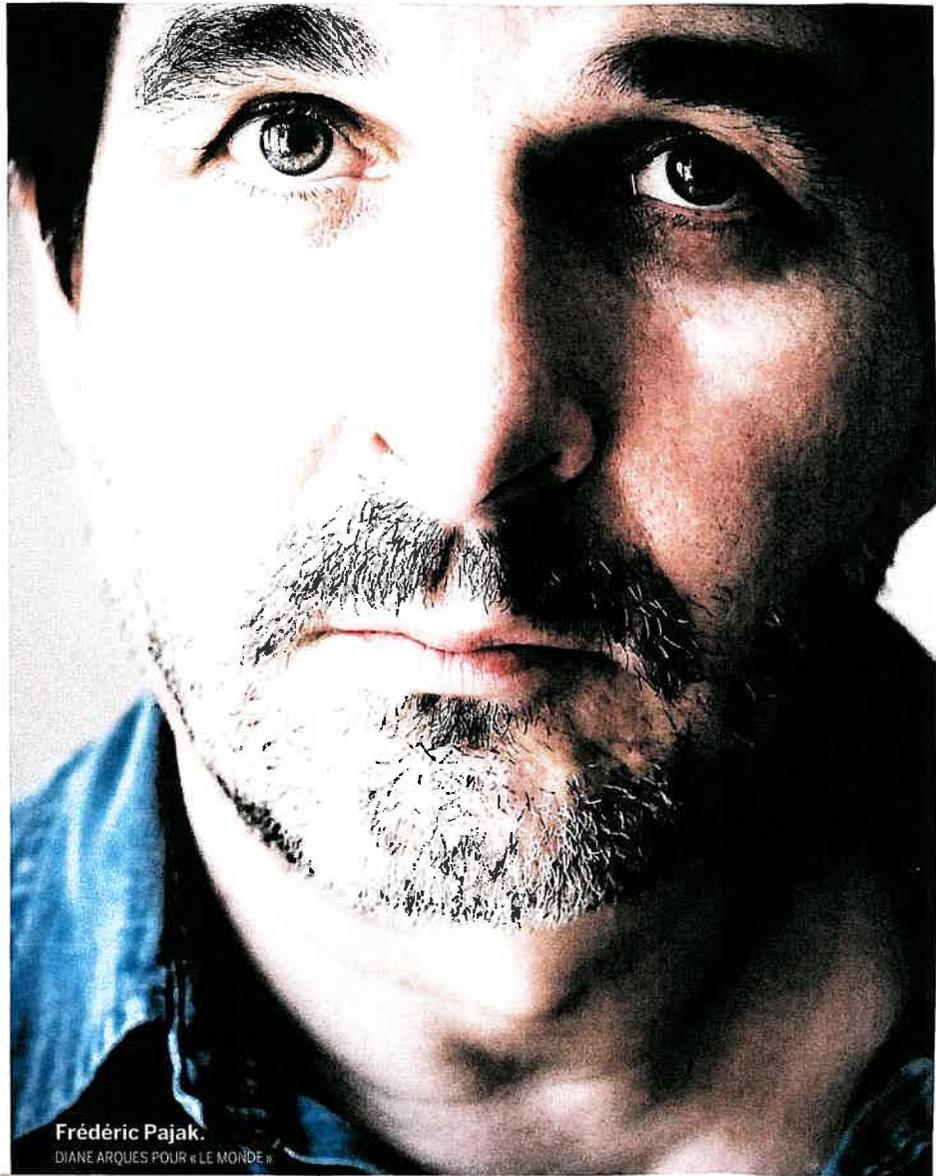
Et malgré la diversité de ce qu'il montre, le lecteur (tour à tour spectateur, auditeur, voyeur) devine que la mélancolie de Frédéric Pajak est le fil qui traverse l'œuvre.

Mais comment vivre dans ce monde lorsqu'elle empêche de dormir, de rêver ? Question grave et légère, selon l'artiste ; les réponses présentes dans *En souvenir du monde* varient en fonction de la forme employée et du passage du

temps. Certaines phrases sont cinquantiques, sans appel : « *Quelle heure est-il dans cette nuit qui ne s'éteint pas ? Tu n'en sais rien. Tu dormiras dans une autre vie. Il fait trop noir dans la joie du monde.* » Mais Pajak a un esprit versatile et une imagination qui peut tordre le cou à la détresse. Il conduit alors son récit dans des échappées hilarantes ou sensibles, comme si la réponse à ce désir qui revient sans cesse : celui de créer pour trouver enfin « *la douceur. La beauté. L'indécence. Le temps qui ne s'en va pas. Tout. Rien. Et puis rien du tout.* »

Le lecteur passe avec allégresse d'un support à l'autre de cette œuvre qui célèbre l'art comme seule consolation possible. Pajak a l'intelligence de lui proposer ces formes qui demeurent toujours ouvertes sans jamais enfermer le regard dans une limite : elle serait, pour l'écrivain, comme signer son arrêt de mort.

Amaury da Cunha
Lire la suite page 4



Frédéric Pajak.
DIANE ARQUES POUR « LE MONDE »

1 821000 927192

Hebdomadaire
T.M. : 551 987

☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

VENDREDI 2 JUILLET 2010

LE MONDE DES LIVRES

Dans les yeux de Frédéric Pajak

Suite de la première page

A force de se regarder longtemps dans un miroir, on peut faire l'expérience troublante de n'avoir plus une perception nette de soi-même, le visage semblant perdre sa singularité jusqu'au moment inquiétant où l'on ne se reconnaît plus. Fort heureusement, comme le rappelait Francis Ponge, « *n'est pas fou qui veut* ».

Frédéric Pajak s'est longtemps promené au bord de la folie. Fasciné par la crise de démence de Nietzsche à Turin, en 1889, il a consacré au philosophe un livre (*Nietzsche et son père*, PUF, 2003) où il s' imagine converser dans l'au-delà avec lui. Pajak a en effet une prédilection pour la détresse des grands de ce monde qu'il lit abondamment, qu'il commente, dessine, comme dans cet autre livre consacré à Schopenhauer en 2009, et qui mêle les pensées du philosophe à ses propres dessins au trait noir affirmé.

Dans *En souvenir du monde*, Pajak a décidé de se regarder dans le miroir des images et de mettre de côté sa fascination pour les artistes mythiques et maudits. Cette recherche de l'intime n'est cependant pas synonyme de rétrécissement ou de repli dans une petite histoire privée, sans importance. Il y a un enjeu plus grand dans ce livre-objet : savoir accorder sa musique personnelle à la rumeur de la réalité.

Mais ce chemin est semé d'obstacles et de difficultés : un homme ne dort plus. Insomniaque au plus haut point, il semble condamné à un état de veille quasi permanent. Approchant la cinquantaine, l'homme est présenté dans le film comme un artiste solitaire (interprété par Frédéric Pajak). C'est un cérébral dont « *la vie est en morceaux* », et qui boit, fume, prend des médicaments pour espérer le calme, ne sourit jamais, passe du sarcasme à la poésie, jusqu'à un silence consterné devant l'inanité du monde.



« Dessiner. Peindre. Peindre, dessiner. Dessiner, peindre : par où commencer ? Et comment ça va finir ? Avant d'être artistes, nous étions des enfants. » Photographie de Lea Lund et texte de Frédéric Pajak extraits de « *En souvenir du monde* ». ED. NOIR SUR BLANC

Il consulte alors des spécialistes du sommeil (joués par Patrick Declerck et Jean-François Stévenin, clownesques dans ce sketch) qui lui conseillent une clinique spécialisée ; mais le malheureux, comme Nanni Moretti dans son *Journal intime*, ne trouve ni le bon interlocuteur ni le bon endroit pour guérir. Il est condamné à veiller à nouveau, et l'irritation enfle. Car celui qui ne dort pas est évidemment sujet à l'énervement.

« Le grain d'une étoile »

Le talent de Pajak consiste à transformer cette gigantesque misanthropie en un ressort comique. Dans une séquence du film intitulée « Les rapports sociaux », voici comment il fait état de la nature humaine : « *François est un type plutôt sympa. Albert aussi. Mais, pour Albert, François est un*

con. Alors que, pour François, le con, c'est plutôt Rémi. Enfin, un des cons. Car François a plusieurs cons dans le collimateur. »

Ce n'est que lorsque la bêtise humaine est mise de côté et la méchanceté dénoncée que Pajak peut se recentrer sur l'essentiel : rejoindre cette communauté que représente l'art, la seule patrie possible. S'ensuit une galerie d'artistes qui font partie du monde de Pajak, visages émouvants, immobiles et silencieux, filmés devant les œuvres : « *Peintres, dessinateurs, écrivains. Ils transpercent ta vie comme un couteau dans ton ciel boueux. Pour y trouver quoi ? Une lampée de lumière ? Le grain d'une étoile ?* » Exercices d'admiration. Au détour d'une rue de Paris, l'insomniaque croise le grand écrivain Paul Nizon qui lit une page de ses romans. « *C'est un écrivain*

contemporain qui te plaît. Non par ses qualités, mais par l'extravagance de ses défauts : orgueilleux, mégalomane, brutal et rusé comme un paysan bernois, cyclothymique et si conscient des limites de son territoire de jeu. »

Quant à Pajak, son territoire de jeu n'a pas de limite. Il faut accepter de se laisser promener dans tous les sens de ce voyage, de ces rencontres ouvertes au dialogue, à cette espérance trouvée par exemple à la surface de la mer, ou dans le travail d'une main qui dessine une forêt. La position du spectateur prend son sens une fois qu'il est entré dans ce monde protéiforme : il participe à la construction de cette histoire écrite pour le réenchante-ment de Frédéric Pajak. Et « *l'inexplorable grand rêve* » qui clôt cet ouvrage ne semble plus hors d'atteinte. ■

Maury da Cunha